PQ
2631
U38P6

Purchased for the Library

of the

University of Toronto

out of the proceeds of

The John Squair French Library Fund

the gift of

John Squair, B.A.

Fellow, Lecturer, and Professor of French Language and Literature

in University College

A.D. 1883-1916

Ἀλλ' ἡδὺ τοὶ σωθέντα μεμνῆσθαι πόνων

—*Euripides*

LF
P3B13K

Pulcinella

Pour Jean Chimène

PETITE COLLECTION " SCRIPTA BREVIA "

* * *

Polichinelle

(de Guignol)

PRÉCÉDÉ D'UNE ÉTUDE

PAR

GUSTAVE KAHN

458135
13.2.47

PARIS
BIBLIOTHÈQUE INTERNATIONALE D'ÉDITION
E. SANSOT et Cie
53, RUE SAINT-ANDRÉ DES-ARTS, 53

1906

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE

VINGT-CINQ EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS

SUR HOLLANDE VAN GELDER ZOONEN

PQ
2631
L38P6

A

LUCILE, MÉRY, RAYMOND

AUX TROIS CHERS BAMBINS

DE

MON AMI

MÉDÉRIC DUFOUR

G. K.

AVERTISSEMENT

DES

ÉDITEURS

Nous avons cru intéressant pour un public varié, qui peut s'étendre des enfants aux artistes, de donner dans notre collection « SCRIPTA BREVIA » *une édition du célèbre drame anonyme qui eut le don de charmer nos jeunes années.*

M. Gustave Kahn a su découvrir un texte intégral et fidèle de la farce héroïque que l'on reconnaîtra bien telle qu'on a pu l'ouïr aux Champs-Élysées et

ailleurs il y a quelque vingt ans.

Il l'a de plus accompagnée d'une copieuse et attachante étude où se révèle avec netteté, la philosophie de ce drame « superhumain », et, ainsi patronné, ce petit livre nous paraît digne d'être bien accueilli à la fois des jeunes lecteurs et des lettrés.

E. S.

PRÉFACE

Guignol est mort ! Qui l'a tué ? L'art réaliste ou le café-concert ? la splendeur nouvelle des joies foraines, la vie plus trépidante, les sports mis à la portée de l'enfance, la culture nouvelle de l'enfance et le soin qu'on prend de remplacer le merveilleux par la leçon de choses ? Y a-t-il là un des points de démarcation entre le temps passé et le temps présent ; faut-il admettre qu'au vieux temps, encore tout récent, on tenait à emmagasiner, chez les petits, un beau trésor d'images féeriques, de riches réserves d'illusions que le pic tenace de la réalité devait trouver la plus grande peine à déblayer, tandis que maintenant, pour avoir plus vite des êtres de lutte, prêts d'avance aux études scientifiques, on écarte d'eux le vieux répertoire de fables et que le Guignol est effacé du même coup d'éponge qui passe sur les contes de nourrices, sur *Peau d'Ane* et sur *Cendrillon*, comme sur la légende de Josué arrêtant le soleil, comme sur celles qui faisaient de la *Lé-*

gende dorée, comme une suite d'enluminures joyeuses destinées à d'enfantins émerveillements : Le fait certain c'est que ces joyeuses petites bâtisses blanches et rouges, agrandissement de l'ancienne boite oblongue que charriait dans une brouette l'ancien montreur de marionnettes, que ces petits théâtres qui avaient succédé aux chariots de Thespis en miniature de tant de traîne-la-patte fantaisistes, et qui attiraient vers leurs chaises tant d'enfants et aussi de jeunes mères, aux Tuileries, aux Champs-Élysées, au Luxembourg, que ces auvents de rire clair ont disparu. La splendeur d'un établissement sédentaire ne convenait sans doute plus à ces naïfs spectacles.

Le montreur de marionnettes s'est enfui vers d'autres professions, comme son voisin de naguère, le magnifique marchand de coco qui faisait, ter lin tin tin, à la fraîche, à la fraîche, comme ce *chapeau chinois* ou homme orchestre, ce superbe assemblage des tambours guerriers, des cymbales retentissantes et des petites clochettes, exotiques comme celles qui tintinnabulent aux toits des pagodes d'Extrême-Orient. Leur ancien voisin, qui leur survit quelque peu, le propriétaire du manège de chevaux de bois, n'est-il pas contraint de

recourir aux forces et aux lumières de l'électricité, pour attirer encore quelques personnes, et combien y en a-t-il, de ces survivants d'un type lointain des plaisirs innocents, qui consentent aujourd'hui à ce que leurs chevaux de bois soient des chevaux de bois courant dans l'air libre, au lieu de réfléchir dans des jeux de glaces, la face ardente du lion, le pelage du zèbre, ou simplement l'allure effarée, mais bourgeoise tout de même, de cochons entraînés dans une ronde sabbatique.

Est-ce là la menue monnaie du progrès? personne n'y consentira ; pourtant l'idée de progrès, l'idée d'évolution y est bien pour quelque chose. Les grands manèges sont comme une affirmation solennelle que l'argent épandu en broderies, en plaques, en nattes, en cascades sur le velours de coton, que les feux inutiles et énergiques, l'exotisme des formes animales et les crachats sonores de cet orgue à vapeur qui écrasa l'orgue de barbarie, sénile, plaintif et si souvent enrhumé de tant de froids pris dans les cours désertes aux fenêtres inexorables, peuvent être la propriété de tous, et qu'à tous il est loisible pour deux sous de tourbillonner dans un mouvant château de lumières. Peut-être au Guignol, se passe-t-il quelque chose de sem-

blable, car les derniers directeurs de ces scènes modestes ne furent point dénués de quelque ambition novatrice.

Ainsi que les mimes provençaux tentèrent, il y a quelque vingt ans, de renouveler la pantomime selon les succès du jour, et de chasser Pierrot, Arlequin et Colombine, au profit du Chourineur, du Maître d'Ecole, de Fleur-de-Marie, et aussi des plus humbles héros de Dennery et même de ceux que Louis Noir jetait à poignées parmi l'Afrique, en feu au milieu de tant de dangers, les directeurs de Guignols eurent souci de renouveler leur répertoire. Ils reçurent des pièces nouvelles, ils en commandèrent ; la complication entra en scène ; on vit l'instant où il allait se fonder une société des auteurs dramatiques pour Guignol ! et Guignol n'y survécut pas. C'est donc un peu l'évolution vers la nouveauté, ce qui, en l'espèce, n'était pas le progrès, qui a pu nuire à Guignol, en déplacant les termes de la question, en apeurant la confiance des personnes ; mais la comédie bourgeoise en a bien sa part qui par ses précisions et ses sentimentalités, a peut-être rendu moins agréables aux jeunes mères, les naïvetés violemment historiées qu'elles devaient écouter à Guignol auprès des enfants, et

il se peut aussi que le café-concert n'y soit pas étranger.

Le Guignol ressuscitera-t-il ? C'est possible; c'est la bourgeoisie qui s'est éloignée de Guignol. Chaque fois que devant un public populaire on chante des rondes du temps jadis, il s'émeut et se passionne. Les marionnettes, bien représentées à son attention, pourront peut-être un jour retrouver le même succès, mais alors ce seront peut-être de graves marionnettes, très au courant de la question sociale. Hagiographie ou art social, voilà ce qui guette les marionnettes de l'avenir selon le parti politique qui voudra agiter leurs fils ; l'ancien jeu était classique et ne s'intéressait qu'aux grands mouvements de l'âme humaine.

*
* *

Déjà les sages qui furent amateurs de marionnettes, voulaient trouver au spectacle qu'ils goûtaient quelque chose de la saveur de l'ample comédie à cent actes divers, de l'apologue tel que le rénova La Fontaine ; la bonne Hrosvitha, cette religieuse allemande, qui la première, selon les historiens, les fit brimballer, se contentait d'un trémoussement à la gloire de Dieu, mais Charles Nodier, un des dé-

vots de Polichinelle, avait pour son héros bien d'autres ambitions ; au dire de Nodier, Bayle qui raffolait de Polichinelle, et que la chronique accuse, avec ce brin d'exagération qu'elle apporte à tout, d'avoir passé tout son temps devant Polichinelle, Bayle qui a fait la biographie de tout le monde, n'aurait pas fait la biographie de Polichinelle, par timidité, interloqué devant la grandeur de son héros. C'est que Nodier, s'il n'est point tout à fait un romantique, voisine avec le romantisme ; il en a les rodomontades, les espagnolades, il ne dédaigne point de soulever son sujet sur les vagues de la métaphore, et de s'en aller avec lui, roulant et tanguant du lyrisme à la grandiloquence. A distance, après tant d'autres audaces qui suivirent, Nodier nous apparaît un sage parfait, un bibliothécaire qui eut à son heure sa crise de stryges et de goules, un lexicographe qui se lança dans la fantaisie, un folk-loriste ému et pieux. C'est vrai pour une part de son œuvre, mais non pour l'admiration qu'il porta à Polichinelle. Un jour le libraire Ladvocat trouva que ses affaires étaient peu prospères ; pour les rétablir, il eut l'idée de s'adresser à ses édités, aux amis de ses édités, à ceux qui auraient pu être

ses édités pour leur demander un livre *variorum*, et en surplus monstre, un livre dont le succès retentissant, assuré par le concours de tant de plumes célèbres, fit déborder dans sa caisse à coup sûr un Pactole dont les sources devaient être tant de notoriétés laissant couler chacune les ruisselets argentés du trésor de ses fidèles. L'idée se trouva féconde, et il en résulta un mirifique bouquin en plusieurs tomes, le *Diable à Paris* ou le *Livre des Cent et un*, où collaborèrent les cent et une gloires principales de la littérature d'alors. Charles Nodier y aborda deux sujets, et quels sujets ! ceux qui lui tenaient le plus à cœur ; il disserta du *bibliomane* dans le tome I et de Polichinelle dans le tome II. Les livres et Guignol se présentèrent sous sa plume par ordre de passion, et encore n'est-il pas bien sûr que ce ne fût pas par convenance, étant donné sa situation de bibliothécaire de l'Arsenal, qu'il fit passer les livres avant Guignol ? Et qu'est-ce pour lui que Polichinelle ?

« Polichinelle est un de ces personnages tout à fait en dehors de la vie privée, qu'on ne peut juger que par leur extérieur et sur lesquels on se compose, par conséquent, des opinions plus ou moins

hasardées, à défaut d'avoir pénétré dans l'intimité de leurs habitudes domestiques, c'est une fatalité attachée à la haute destinée de Polichinelle; il n'y a point de grandeur humaine sans compensation. »

Et comment mieux connaître Polichinelle, pénétrer « l'intimité de ses habitudes domestiques », ce n'est pas facile car « comme tous les grands hommes Polichinelle a jaugé l'humanité »; il se refuse donc à la confidence et ce n'est pas lui qui se ferait modestement interviewer à grand fracas, et corrigerait avec soin les épreuves d'un article où les premières lignes, avant les cent cinquante suivantes toutes pleines de détails précis et affriolants, affirmeraient son dégoût de l'interview et sa volonté de répandre son génie, mais de cacher sa vie, comme Hugo le recommandait au meilleur de ses amis.

Si Nodier n'en sait pas plus, ce n'est point faute de s'être rendu sur la place du Châtelet, et là, parmi les bonnes d'enfants, les grenadiers, les suisses, les gardes nationaux et quelques hommes graves comme François de Neufchâteau, et des peintres comme Charlet, admiré la sublime pantalonnade. S'il ne s'est pas chargé de déchiffrer le secret de Polichi-

nelle, voici comment il rend l'allure de sa présentation ordinaire.

« Voilà, voilà Polichinelle ! le grand, le vrai, l'unique Polichinelle ! Il ne paraît pas encore et vous le voyez déjà ; vous le reconnaissez à son rire fantastique, inextinguible comme celui des dieux. Il ne paraît pas encore, mais il susurre, il siffle, il bourdonne, il babille, il crie, il parle de cette voix qui n'est pas une voix d'homme, de cet accent qui n'est pas pris dans les organes de l'homme et qui annonce quelque chose de supérieur à l'homme, Polichinelle par exemple. Il s'élance en riant, il tombe, il se relève, il se promène, il gambade, il saute, il se débat, il gesticule, il retombe démantibulé contre le châssis qui résonne de sa chute.

« Ce n'est rien, c'est tout, c'est Polichinelle, les sourds l'entendent et rient, les aveugles rient et le voient, et toutes les pensées de la multitude enivrée, se confondent en un cri : « C'est lui, c'est lui, c'est Polichinelle ! »

Et de fait, Polichinelle connut de beaux triomphes.

*
* *

Pourquoi?

Parce qu'il est fort, qu'il frappe et qu'il frappe dur ! Pensez donc qu'il tue son fils, sa

femme, le chat de la mère Michel, la mère Michel, le commissaire et cette force supérieure au commissaire, le Diable ! Il en a eu peur, mais il le tue tout de même et brandit la loque du corps de Satan au bout de son bâton vainqueur !

Il est aussi subtil et rusé.

Car il renouvelle des tours dignes d'Ulysse, et il serait pendu haut et court, s'il ne feignait d'être trop bête pour savoir être pendu, s'il ne décidait le bourreau à lui montrer, d'exemple, comment on passe sa tête dans un nœud coulant ; et dès que le bourreau a la tête dedans le nœud coulant, Polichinelle tire et c'est le bourreau qui est pendu ! Évidemment, pour un homme aussi subtil, vaincre Croquemitaine, ce serait un jeu, et même vaincre le maître d'école, et toutes les forces constituées que le magister représente, la famille, le progrès, toutes les oppressions.

N'est-il que fort et subtil ?

Il y a des textes qui nous montrent qu'il ut persécuté.

Pas tous !

Dans la complainte anglaise, Polichinelle a tué sa femme Judith et les parents de Judith. Son massacre terminé, il court le monde comme un séducteur. Il ne subit des refus que de la part de trois femmes :

d'une jolie et simple demoiselle de la campagne, d'une pieuse abbesse, d'une impure entre les impures, et à chaque fois, le terrible bâton s'abat sur ces personnes fières; il pend le bourreau, et quand le vieux Nicklas (le diable), avec qui il avait fait un pacte, vient réclamer son dû, l'âme de Polichinelle, Polichinelle le bat et le supprime. — C'est le faire entrer de plain-pied dans la cruauté.

Il y a des Polichinelles français d'aussi âpre caractère; dans la pièce pour marionnettes dont un certain Rémond nous a conservé le canevas, Polichinelle entre en scène en chantant la Faridondaine; Pierrot attiré par sa musique, vient plaisanter avec lui de façon quelque peu narquoise.

As-tu vu la lune, mon gas
As-tu vu la lune ;
Si tu ne l'as pas vue
La voilà.

Ici, dit le texte, Pierrot fait un geste malhonnête ; il est dans son tort, doublement, d'abord, parce que pour faire rire les enfants, il montre à Polichinelle son derrière, et parce qu'ainsi il donne l'occasion à Polichinelle de lui donner sur la tête un violent coup de bâton, et Pierrot de vouloir se rebecquer, ce dont mal lui

prend ; il tombe. Mais Polichinelle (est-ce vrai, est-ce faux, est-ce vraie pitié, est-ce hypocrisie) s'écrie : « Monsieur Pierrot, relevez-vous... c'était pour plaisanter... Tiens, il est mort... » Et tout de suite il en prend son parti : « Pauvre Pierrot, il était si beau avec son air bête. »

Sans doute, c'était tartuferie, car dès qu'il aperçoit la mère Gigogne, tâchant d'une douce cantilène d'endormir son marmot, Polichinelle ne trouve d'autre moyen de faire taire le marmot, que de le frapper sur la tête, doucement d'abord, c'est entendu, mais crescendo, jusqu'à la dernière violence, puis il tue la mère Gigogne. Il a une circonstance atténuante pour le meurtre de Bouillon-pointu, garçon apothicaire, celui-ci s'étant enquis indiscrètement, de la nature de la pyramide que Polichinelle porte sur le dos, soit sa bosse. Si M. Grippart, le commissaire, succombe, c'est qu'il a pris très violemment Polichinelle au collet. Après, c'est le dénouement connu, la pendaison du bourreau et la mort du diable. Ici, comme dans la ballade anglaise, Polichinelle a tous les torts.

Mais dans la version d'Olivier et Tanneguy de Penhoët, presque contemporaine de celle de Rémond, Polichinelle débute

en martyr. D'abord il a une peur atroce du chien Turc, appartenant à M. Scaramouche ; il a prodigué au chien Turc les plus calines agaceries, et ce chien ne lui en a pas moins mordu le nez. Scaramouche se précipite pour venger son chien, lequel n'a point eu de mal, et si humble se fasse Polichinelle, il n'échappe à des sévices graves qu'en se défendant ; c'est une riposte qui étend à terre le malheureux et trop colérique Scaramouche. Quand après cet acte de légitime défense, Polichinelle rentre chez lui, il trouve à son foyer, noire comme l'enfer, orageuse comme la mer, furieuse comme les furies, sa gracieuse compagne, Mme Polichinelle ; c'est une personne volontiers autoritaire et qui a dépassé les limites du féminisme ; pour échapper à la colère qui, sans cause, gronde en elle, comme un élément, Polichinelle ne trouve rien de mieux que de lui demander leur enfant ; il le tiendra, il le bercera, et pendant ce temps-là, la mère demeurera tranquille. Il est vrai que tout de suite, Polichinelle se donne un tort considérable ; cet enfant, il le jette par la fenêtre. Pourquoi ? le théâtre des marionnettes a de ces soudainetés. Il était bon et doux; il devient mauvais ; l'excès de souffrances qu'il endure du contact de Mme Polichinelle

l'explique sans lui apporter une suffisante justification ; c'est certes bien brusque ! mais quoi ! le théâtre espagnol n'offre-t-il pas de semblables et aussi rapides changements d'orientation. L'homme vertueux y écoute la tentation, le chenapan y est inondé des rayons de la grâce sans la moindre préparation. Passons à Polichinelle ce que l'on passe aux héros de Cervantès et de Lope de Véga. Alors qu'il est ainsi devenu cruel, c'est Charlotte, la fille de Scaramouche, qui vient lui reprocher la mort de son père. Quelques paroles suffisent à Polichinelle pour calmer son courroux, sécher ses larmes, lui plaire, s'en faire aimer ! Où avons-nous vu une scène semblable ?... Mais dans *Richard III*, de Shakespeare, alors que Glocester dans une brusque scène se fait aimer de la duchesse Anne dont il vient d'assassiner le mari.

Polichinelle aurait-il de la lecture ? Il vient à peine de tuer un brave médecin, qui le voyant tomber de cheval, accourait le soigner, que son Shakespeare le reprend ; comme il s'amuse à mener un fracas énorme au moyen d'une grosse cloche, un domestique vient de la part de son maître le prier de se taire. Rosser ce domestique c'est du Polichinelle tout pur, mais au prix

de quelques coups de bâton lui faire confesser, que la cloche qui produit tout ce vacarme est un violon, puis un tambour, puis une trompette, voilà qui rappelle des dialogues du prince Hamlet et du chambellan Polonius. La fin du drame se passe ici comme partout d'ailleurs, sauf que Polichinelle y trouve l'occasion de battre un aveugle qui l'a pris successivement pour un mur et pour du vide, le tâtonnant de son bâton et crachant sur lui ; mais cette scène épisodique ne modifie pas cette fin classique, la mort du commissaire, du bourreau et du diable.

Retenons simplement que ce Polichinelle connaît Richard III et Hamlet, que c'est là un polichinelle romantique, et qu'il fut persécuté avant d'être persécuteur, ce qui fait de lui comme une manière de Coriolan ou de Timon d'Athènes, si l'on préfère et surtout un Polichinelle logique !

Mais lui faut-il être logique.

L'idée première de Polichinelle remonte à l'antiquité romaine et sans doute rejoint par là, sans que nous puissions l'y suivre, les premières fables populaires. En tout cas, vers 540 ans avant J.-C., lorsque naquirent à Rome les farces qu'on appelle atellanes, Polichinelle en est ; du moins on le croit. Il y a deux plaisants dans l'atellane, le

Maccus et le Bucco. Le Maccus est vif, spirituel, cruel, arrogant, on veut y voir Polichinelle davantage que chez le Bucco qui est vantard et têtu. Le plus sûr c'est qu'une statuette et une cornaline représentent le Maccus avec un long nez qui lui descend sur la bouche, c'est un point de rapport avec Polichinelle. On voit encore une similitude entre le Maccus et le Polichinelle : le Maccus parle au moyen d'un pratique — c'est la bouche d'airain du masque tragique qui sert à la farce. Polichinelle survit à Rome et aux barbares et même à la Renaissance ; il est ubiquiste puisque Saint-Non à son voyage à Naples (1782), s'écrie : Il est curieux de retrouver ici un Polichinelle absolument semblable au nôtre pour les traits essentiels, sauf quelques ajustements. La différence c'est que le Polichinelle italien se meut dans une ample blouse blanche que soulèvent ses deux bosses, tandis que le Polichinelle français est vêtu de rouge et de jaune et galonné de vert. Ainsi jouait l'acteur Jupille, le rôle de Polichinelle. Ainsi le peignit Watteau qui lui couvre le chef d'un beau feutre gris avec deux plumes de coq. D'après Riccoboni, Polichinelle viendrait du Mimus Albus de la comédie antique ; plus vraisemblablement le Mimus Albus est devenu Pierrot. Il

est vrai qu'en Italie, et qu'au théâtre Napolitain, Polichinelle est double ; il y a deux Pulcinella, l'un féroce, l'autre naïf et balourd — de toute façon vêtus de toile blanche, le nez protubérant et orné d'une grosse verrue, dépassant le demi-masque de velours noir. Les Comédiens italiens ont fait souvent applaudir à Paris ce Polichinelle, mais nous en avions un autre, le plus populaire, le Polichinelle national, le Polichinelle des marionnettes.

Celui-là on le voit aux mains de Brioché, que certains appellent Briocci; c'est Brioché qui le loge à poste fixe près de la Tour de Nesle, tout près du Louvre, et Polichinelle fait tout comme un autre la Mazarinade ; mais le Polichinelle français serait antérieur, si l'on en croit Ch. Magnin, l'historien des Marionnettes, dont la théorie est des plus séduisantes.

Magnin note que le feutre à plume, que la cuirasse qui fait aux hommes d'armes du Béarnais comme une bosse proéminente sur la poitrine, toute semblable à celle de Polichinelle, que même le nez trop busqué, l'allure bravache, le sans-gêne, la rapidité à frapper se ressemblait beaucoup chez Polichinelle et chez les Gascons qui suivaient Henri IV. Il va même jusqu'à considérer l'avarice notoire

de Polichinelle, comme une ressemblance avec la lésinerie du roi qu'Agrippa d'Aubigné appelle le ladre vert : Henri IV.

Si, élargissant la théorie de Magnin, on est prêt à retrouver ces traits communs de caractère et de forme de cuirasse, chez tous les aventuriers d'alors, et si l'on pense que Mayenne et ses ligueurs avaient autant de similitude avec Polichinelle qu'Henri IV et ses compagnons d'armes, on sera près de la vérité, en admettant qu'un lettré semblable à ceux qui firent la *Ménippée*, ou un spirituel poète de carrefour imaginèrent le Polichinelle français, ou au moins son père direct, le fameux Mignolet qu'esquisse cette complainte faite plus tard, mais bien traditionnelle :

Je suis le fameux Mignolet
Général des Espagnolets.
Quand je marche la terre tremble.
C'est moi qui conduis le soleil
Et je ne crois pas qu'en ce monde
On puisse trouver mon pareil

Les murailles de mon palais
Sont bâties des os des Anglais.
Toutes mes salles sont dallées
Des têtes de sergents d'armées
Que dans les combats j'ai tués.

Je veux, avant qu'il soit minuit
A moi tout seul prendre Paris.
Par dessus la tour Notre-Dame
La Seine, je ferai passer.
Des langues des filles, des femmes
Saint-Omer je ferai paver, etc...

Polichinelle, ce serait donc, d'après la théorie de Magniu, le type de l'homme de guerre, du mercenaire des guerres de religion, bretteur, pillard, ne croyant ni à Dieu ni à Diable. La littérature populaire aurait ainsi créé, par la satire, un type de fantaisie et d'actualité.

L'idée est séduisante ; elle paraît vraie surtout si l'on admet que cette création s'est entée sur la connaissance du type de Pulcinella. A cela rien d'impossible ; la Renaissance avait amené d'Italie assez d'artistes, Catherine de Médicis avait appelé assez d'aigrefins, fait venir assez de marchands pour que les types de la comédie italienne fussent déjà connus en France. Trouverions-nous en un coin de France une modification de Pulcinella en Polichinelle, dans la tradition populaire ? peut-être !

Les Provençaux, dont les rapports avec l'Italie furent constants en matière de tradition populaire, possèdent une manière de pièce ou de parade traditionnelle qui

se donne tous les ans à Noël et qui s'appelle la *Pastorale*. Les Provençaux ont fait pour leur fête de Noël des emprunts très caractéristiques à l'Italie, notamment celui des *santons*, ces petites figures de terre vernissée et peinte, représentant les types de la Crèche et des personnages populaires qui se mêlent au cortège de l'Étoile et des Rois Mages.

Ces santons furent créés en Italie par saint François d'Assise et l'habitude de les façonner devint régulière en Provence.

Ayant emprunté un détail a l'Italie, les Provencaux ont pu lui en prendre d'autres; les comédiens d'Italie ne pouvaient point ne pas paraître à la foire de Beaucaire. Quoi qu'il en soit et sans vouloir fixer la priorité d'invention, on trouve, dans la *Pastorale*, un équivalent du Pierrot, le *Pistachier*, garçon meunier, par conséquent blanc, naïf et balourd à qui on fait mille farces. Et ses bourreaux ce sont habituellement les Boumians (Bohémiens) ; les Bohémiens tiennent la grande route, tuent, volent et pillent, jusqu'à ce que (il s'agit d'une célébration dramatique de Noël), la grâce divine les terrasse et les adoucisse. Un éclat de foudre frappe le capitaine des Bohémiens, et le rend aveugle ; ce qui lui dessille immédiatement les yeux de l'âme

et l'achemine repentant vers la crèche où il demande à l'enfant Jésus pardon de ses péchés. Vis-à-vis du blanc Pistachier qui a tant du Pierrot, ce Boumian n'est pas loin de ressembler à Polichinelle, non pas à celui du Guignol, mais au fameux Mignolet qui comme lui commandait des bandes armées. C'est du même fonds, c'est-à-dire du mercenaire du XVIe siècle que sortirent tant de types analogues, le Capitan, le Matamore, le Boumian et Polichinelle. Ce type fut fixé très diversement ; il va du capitaine Paroles de Shakespeare au Mignolet de la complainte, il tient de Picrochole et s'achemine vers Scapin. Quoi d'étonnant puisqu'y collaborèrent tant d'individus, tant d'intellectualités des différentes nations, qui sur des données générales créèrent Pulcinella pour l'Italie, Polichinelle pour la France, Hanswurst pour l'Allemagne, Pickelharing pour la Hollande, don Cristoval Polichinel pour l'Espagne, Punch et son acolyte Jack Pudding pour l'Angleterre. L'Orient même l'utilisa pour le Karaghenz inconvenant qui fait la joie des Turcs de tout âge.

*

Quelle que soit son origine, Polichinelle après qu'il eut paru avec Brioché et son

singe Fagotin pour le plus grand plaisir des Parisiens, continua sa vie littéraire, sous deux formes, représenté par des acteurs en chair et en os, ou bien utilisé dans sa formule de marionnettes, et sa présence se manifeste avec éclat au XVIIe, au XVIIIe, au XIXe siècle.

C'est d'abord par Bossuet qu'on en entend parler ; on ne s'attendait guère à voir Bossuet en cette affaire. Pourtant le célèbre rhétoriqueur ne se fit point faute de le proscrire, et c'est au Polichinelle en bois verni et colorié qu'il en voulait. Le préjugé contre les comédiens rejaillissait sur les jouets de Thespis. L'année même de la révocation de l'Édit de Nantes (1686) Bossuet, alors évêque de Meaux, écrit à M. de Vernon, procureur du roi au présidial de Meaux : « Pendant que vous prenez tant de soin à réprimer les mal convertis (les protestants dont la conversion semblait suspecte) je vous prie de veiller aussi à l'édification des catholiques et d'empêcher les marionnettes dont les représentations honteuses, les discours impurs et l'heure même des assemblées, portent au mal. Il m'est bien fâcheux, pendant que je tâche à instruire le peuple, le mieux que je puis, qu'on m'amène de tels ouvriers qui en détruisent plus en un mo-

ment que je n'en puis édifier par un long travail. »

L'aigle avait ici le vol un peu lourd et sans doute ses admirateurs les plus enthousiastes et même M. Ferdinand Brunetière n'hésiteraient pas à considérer qu'il est ici d'une solennité un peu épiscopale envers un spectacle que certains de ses contemporains caractérisent de façon plus humaine. Ainsi Hamilton dit :

Blanchisseuses et soubrettes
Du dimanche dans leurs habits,
Avec les laquais leurs amis,
(Car blanchisseuses sont coquettes)
Venaient de voir à juste prix
La troupe des Marionnettes.

Pour trois sols et quelques deniers
On leur fit voir, non sans machine
L'Enlèvement de Proserpine
Que l'on représente au grenier

Là le fameux Polichinelle
Qui du théâtre est le héros
Quoiqu'un peu libre en ses propos
Ne fait point rougir la donzelle
Qu'il divertit par ses bons mots...

On le voit, pour Hamilton ou pour Bossuet l'optique n'était pas la même ; l'auteur du *Discours sur l'histoire universelle* est beaucoup plus sévère que le conteur des *Quatre Facardins*; qui a raison ? Hamil-

ton certainement. Il avait l'esprit de l'indulgence, ce qui vaut mieux que la solennité pure, cette solennité dont M. Joseph Prud'homme devait faire un jour un si constant et parfait usage.

Le Théâtre de la Foire s'accommoda fort de Polichinelle. Il y apparaissait tantôt personnifié par un acteur, tantôt représenté par une marionnette, selon que le Théâtre de la Foire obtenait plus ou moins de liberté, dans ses perpétuelles luttes avec les Comédiens Français et avec l'Opéra. Selon que le privilège de ces messieurs de la tragédie et des entrepreneurs de chants lyriques était sauvegardé avec plus ou moins d'autorité par le lieutenant de police et autres pouvoirs constitués, Polichinelle était de chair et d'os ou de bois.

Évidemment ces vicissitudes ne touchaient point la vie errante du Polichinelle que de pauvres montreurs exhibaient aux bourgs et bourgades, avec licence de la maréchaussée, dans les hôtelleries et aux carrefours; celui-là fit toujours entendre sa pratique parmi des cris d'enfants et des gloussements de femmes. Mais à la Foire Saint-Laurent ou à la Foire Saint-Germain, il fut tour à tour homme et poupée et plus souvent homme que poupée. Ce fut sous cette forme humaine, vermillonné, empa-

naché, diapré de rouge, de jaune et de vert que Lesage et Piron le firent parler, et avec eux d'Orneval et Fuzelier et Favart. Polichinelle fut souvent chargé de parodier les opéras à la mode et nous avons Polichinelle-Alcide, Polichinelle-Apollon, Polichinelle-Atys, Polichinelle-Pyrame. Polichinelle comte de Paonfier, parodie le Glorieux de Destouches. Polichinelle a aussi été moraliste et nous avons ainsi Polichinelle Grand-Turc, Polichinelle Colin-Maillard, les noces de Polichinelle, Polichinelle magicien, Polichinelle à la guinguette de Vaugirard. Parfois quand il se faisait trop l'écho des bruits de la cour et de la ville, comme il faisait montre presque toujours de causticité malveillante, le lieutenant de police le faisait mander.

Pendant ce temps, le Polichinelle des marionnettes continuait à vivre des alternances de misère et de splendeur, ravissait la canaille et charmait les délicats.

Voltaire s'en amusa toute une saison à Cirey, et la belle dévote d'Uranie, la comtesse du Châtelet, n'en pouvait croire ses yeux ni ses oreilles, en le voyant sourire et en l'entendant rire ; les ennemis de Voltaire tentèrent d'expliquer cet engouement en insinuant que c'était là un genre de théâtre qui ne pouvait mettre en échec

Zaïre ou *Mérope*. Mais c'est chercher de bien grandes raisons à des joies toutes naturelles. Voltaire aimait Polichinelle parce qu'il était amusant. La Révolution qui passa n'éteignit pas le goût du public pour Polichinelle ; on le vit à l'Opéra sous la Restauration, un danseur, Ely, le personnifiait ; à la Gaîté un comédien du nom de Mazurier y remporta des triomphes ; ce Mazurier fut à Polichinelle ce que Deburau fut à Pierrot. Il réunissait en lui tous les agréments de Polichinelle, et fondait les deux écoles, puisque, de chair et d'os, homme réel, homme parlant, homme agile et de belle stature, il arrivait, dit l'académicien Arnault, à n'avoir rien d'humain. « A la nature de ses mouvements et de ses chutes, on ne le croyait pas de chair et d'os, mais de carton et de coton ; son visage est un vrai visage de bois ; il fait illusion à un tel point que les enfants le prennent pour une marionnette qui a grandi. »

Mazurier n'eut pas de chance. Il vint un peu trop tôt dans un monde trop jeune. Il s'agita au moment où le romantisme naissant s'enfermait dans son moi, ou remontait le fleuve des vieilles chroniques, ou bêlait à l'ombre des cathédrales. Ni Lamartine, ni Hugo, ni Vigny,

ni le baron Guiraud, ni Soumet n'eurent cure de lui. S'il eût vécu plus tard nous posséderions sur lui, comme sur Deburau, les feuilletons enthousiastes de Gautier ; on trouverait des traces de ses succès chez Nerval, Champfleury l'eût biographié, et Banville eût mis son apothéose dans ses *Souvenirs*.

Il passa inconnu, sans même obtenir la biographie et le portrait dont Mme Saqui a bénéficié. Il fut le dernier grand Polichinelle vivant et il n'a pas rencontré son Plutarque, ni son Appelles, car lorsque Cruishank et Charlet, un peu plus tard, voulurent dessiner Polichinelle, il n'était plus, et ils portèrent leurs crayons du côté de Guignol, où sans cesse de nouveaux Polichinelles renaissaient plus brillants de planchettes nouvelles et de pots de couleurs toutes neuves. Mais sa mort ne fut point la fin dramatique de Polichinelle.

Deburau ne joua que Pierrot, rien que Pierrot, et pour mieux dire il devint Pierrot lui-même, et Pierrot s'incarna en Deburau ; il s'y transforma ; il restait naïf, glouton, paillasse, poltron et la sensation ne durait chez lui qu'une minute, mais bientôt il se fit au surplus élégiaque et doux. Pierrot-Deburau avait l'âme assez grande pour ne pas écraser Polichinelle,

et Polichinelle parut aux Funambules, malheureusement la plupart du temps, en corollaire, en repoussoir de Pierrot, Deburau ne trouvant autour de lui ni acteur ni auteur qui puissent l'aider à ressusciter dans le moderne, Polichinelle.

Il le fit passer (sans pratique et sans texte) n'ayant point de protagoniste, dans des évocations de tout l'Olympe de la pantomime, et quand il voulut, par un effort plus grand, le mettre au premier plan, ce fut dans des pantomimes de Champfleury, homme remarquable, mais sans cesse en train de chercher midi à quatorze heures surtout dans le petit sujet et qui s'ingénia à varier le type outre mesure. Au lieu du Polichinelle bariolé, avec sa victime de droit sa femme Jacqueline et son chien Gobe-Mouche, il voulut présenter une Mme Polichinelle sortie toute armée de son cerveau, terrible, érudite, capable de singer la sorcellerie, et il présenta à côté d'elle, au public, un Polichinelle en noir, en deuil, un Polichinelle philosophique, et ces subtilités ne furent pas comprises.

Le Romantisme d'ailleurs faussa un peu Polichinelle. George Sand se figure en Polichinelle « une espèce de Thersite populaire aux prises avec l'oppression de l'esclavage et de la laideur. Polichinelle c'est

le type de la révolte ; il est affreux, mais il est terrible, vigoureux et vindicatif. Il n'y a ni Dieu ni diable qui le fasse trembler quand il a son gros bâton. A l'aide de cet instrument qu'il promène volontiers sur les épaules de son maître et sur la nuque des officiers publics, il exerce une espèce de justice sommaire et individuelle, qui venge le faible des iniquités de la justice officielle. » C'est bien 1848 et contient autant d'exagération que cette idée qu'eut Champfleury un jour : à savoir que les bosses de Polichinelle sont de fausses bosses ; comme il est très avare, il y cache son or, préférant passer pour pauvre et difforme que de s'exposer à ce qu'on lui emprunte quelque somme. Oui Polichinelle est avare, Brioché le dit qui lui prête ce propos lorsqu'un pauvre aveugle le sollicita : « là, Jacqueline, bâillez les clefs du coffre que je lui donne un patard » ; il est mécréant et révolté mais il n'est pas tribun ; il a de vraies bosses, encore que Magnin rappelle que dans l'ancienne France on prêtait de l'esprit aux bossus, et en revanche on prêtait gratuitement des bosses aux gens d'esprit comme il fut fait pour Adam, surnommé le bossu d'Arras et qui était droit comme un i. Ses bosses sont devenues vraies du jour où il a

déposé la cuirasse qui avait donné l'idée à ses rhapsodes de l'en affubler.

Duranty, mieux inspiré que Champfleury, reste fidèle dans son théâtre des Marionnettes au type du Polichinelle du Guignol mais les légères saynètes ne sortirent pas du livre. On y trouve tout de même du Shakespeare, dans cette façon assez traditionnelle de manier Polichinelle et il est dans ce volume tel jeu d'intrigues qui rappelle les *Joyeuses Commères de Windsor*, sauf que les habiletés avec lesquelles les Commères font rosser Falstaff, sont mises en œuvre par un nommé Gripandouille pour faire assommer de vieilles dames qui l'accusent de vouloir séduire la femme de Polichinelle et l'exposent ainsi au terrible bâton.

*
* *

Non, Polichinelle n'est pas un tribun, ni un économiste, ni un philosophe. Polichinelle, comme Pierrot, comme tous les personnages de la comédie des marionnettes et de la pantomime est un instinctif. Dans le théâtre sérieux ou farce on réfléchit ; dans le théâtre des marionnettes et de la pantomime, jamais ; les sens du personnage sont sollicités et il agit tout de suite. C'est pour cela qu'il amuse. Certes, Polichinelle trouve le temps de boire, de se

battre et d'être un vert-galant, et la complexité de ses joies est bien faite pour amuser les spectateurs et surtout les jeunes spectateurs ; mais le secret de ses triomphes, c'est qu'il est fort, qu'il tape bien, qu'il se décide tout de suite à frapper. Il va dans la vie comme la boule du jeu de quilles, en abattant tout, et les enfants s'amusent toujours à voir tomber les quilles, et même les gens. Une chute provoque chez la plupart des humains un éclat de rire ; après ils réfléchissent, ils s'empressent pour frictionner la victime et lui demander si elle n'a pas eu de fracture ; mais avant, ils ont ri ; ne fut-ce qu'un millième de seconde, l'homme qui tombe leur a paru comique, irrésistiblement.

C'est ce sentiment de joie devant le malheur d'autrui que Polichinelle exploite ; c'est le secret de sa formation, de sa vie, de son mythe. On y ajoute (comme dans la pièce que nous republions) l'instinct non point de justice, mais de représailles et cela, non plus, n'était pas fait pour éloigner de lui sa petite clientèle. Le pardon des injures n'est pas inscrit dans l'âme humaine, il s'apprend. L'enfant contient en germe toutes les colères et tous les coups de poing ; l'éducation le désarme, peu à peu, et la crainte; il voit dans Poli-

chinelle un enfant gâté auquel rien ne résiste, et il acclame Polichinelle comme les soldats applaudiraient à un Roland de tragédie, et les sages à un Socrate de poème.

Et comme il y a beaucoup de grandes personnes qui restent de grands enfants, et d'autant plus terribles, Polichinelle est pour beaucoup de gens, ce miroir de vices et de vertus que tend le théâtre, de là son succès, de là sa gloire et sa valeur, puisqu'il exprime bien, à la fois schématiquement et complètement, en détails et en symbole, ce que serait l'humanité sans l'incessant travail de la pensée apaisante et les progrès de la solidarité. Polichinelle c'est l'ancien régime. Est-ce pour cela qu'il disparaît ? Peut-être un peu, mais il y a aussi les autres raisons dont nous parlions en commençant cette préface, parce qu'elles émanent des idées qu'éveille, dès qu'on le prononce, le nom de Polichinelle.

Et maintenant que je vous laisse lire la farce héroïque de Polichinelle, telle selon le texte des Guignols qui florissaient à l'ombre des grands arbres, parmi les rires des enfants aux beaux dimanches du passé.

GUSTAVE KAHN.

Polichinelle

DRAME EN TROIS ACTES

PERSONNAGES

Polichinelle.
Madame Polichinelle.
L'Enfant.
Hector, cheval de Polichinelle, personnage muet.
Scaramouche.
Charlotte, fille de Scaramouche.
Turc, chien de Scaramouche.
Le docteur.
Le domestique italien.
L'aveugle.
Le commissaire.
Le gendarme.
Le bourreau.
Le diable.

POLICHINELLE

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

POLICHINELLE, *seul.*

On entend Polichinelle derrière la scène, sifflant l'air de Malbroug s'en va-t-en guerre : *il fait alors son entrée et danse autour du théâtre ; puis après avoir chanté l'air de Polichinelle, il salue respectueusement les spectateurs, une fois au milieu, une fois à droite, une fois à gauche, et se retire.*

SCÈNE II

POLICHINELLE, LE CHIEN TURC

POLICHINELLE

Eh bien ! Turc, qui est-ce qui vous appelle ? (*Turc grogne sourdement :*

Polichinelle reprend sur un ton plus doux). Comment vous portez-vous, monsieur Turc ? J'espère que cela va très bien, monsieur Turc.

TURC

Huouh, huouh, huouh !

POLICHINELLE

Comment se porte mon excellent ami, votre maître, Turc ? comment se porte M. Scaramouche ?

TURC

Huouh, huouh, huouh !

POLICHINELLE

Je suis bien aise d'apprendre cela. Pauvre Turc, va ! quel bon caractère de chien ça fait ! Il n'est pas étonnant que son maître l'aime tant.

TURC, *montrant les dents.*

Arr, arr, rrrrrrouah ! rrrrouah.

POLICHINELLE

Ah ! Turc ! vous êtes taquin ce matin. Sur quelle herbe avez-vous donc marché ?

TURC, *montrant encore les dents.*

Arr ! arr !

POLICHINELLE, *il passe avec précaution sa main sur le dos de Turc.*

Ce pauvre Turc !

TURC

Rrrrrrrrouah ! rrrrouah !

POLICHINELLE

Eh bien, encore ! Fi ! le vilain chien ! décampez ! allons ! vite !

TURC

Rrrrrrrrrouah ! rrrrouah !

Il saisit Polichinelle par le nez.

POLICHINELLE

O mon Dieu ! mon Dieu ! Mon nez ! mon pauvre nez ! mon beau nez ! Lâcheras-tu ! lâcheras-tu, vilain chien ! je le dirai à ton maître. O mon Dieu ! mon Dieu ! (*Il appelle.*) Ma femme ! ma petite femme !!!

Polichinelle secoue son nez mais ne peut se débarrasser du chien qui tourne avec lui pendant qu'il se sauve autour du théâtre ; il continue d'appeler sa femme, enfin le chien lâche prise et sort.

SCÈNE III

POLICHINELLE, *seul, il se frotte le nez avec les deux mains.*

Oh ! mon nez ! mon joli petit nez !

(*Il appelle.*) Ma femme, ma femme! viens vite ! Quant à toi, méchant chien, je parlerai de toi à ton maître ! (*Il appelle.*) Mon bon ami, monsieur Scaramouche ! regardez ce que votre brutal de chien m'a fait !

SCÈNE IV

POLICHINELLE, SCARAMOUCHE

SCARAMOUCHE, *avec un bâton à la main.*

Ah ça ! monsieur Polichinelle, qu'est-ce que vous avez donc fait à mon pauvre chien ?

POLICHINELLE *se sauve à gauche, hors de la scène, et de là examine le bâton avec inquiétude.*

Ah, mon bon ami ! comment vous portez-vous ? je suis charmé de voir que vous avez si bonne mine. (*A part.*) Je voudrais bien que vous fussiez au diable avec votre grand vilain bâton.

SCARAMOUCHE

Vous avez battu et maltraité mon pauvre chien, monsieur Polichinelle !

POLICHINELLE

Il a mordu et maltraité mon pauvre nez, monsieur Scaramouche ! Mais qu'est-ce que vous avez donc là monsieur ?

SCARAMOUCHE

Où ?

POLICHINELLE

Dans votre main ?

SCARAMOUCHE

Un violon.

POLICHINELLE

Un violon ! Ah quelle jolie chose qu'un violon ! Savez-vous jouer du violon, monsieur Scaramouche ?

SCARAMOUCHE

Approchez, je vais essayer.

POLICHINELLE

Non, je vous remercie, j'entendrai parfaitement bien d'ici.

SCARAMOUCHE

Alors, essayez vous-même. En jouez-vous ?

POLICHINELLE, *s'approchant.*

Je n'en sais rien, je n'ai jamais essayé. Laissez-moi voir.

Il prend le bâton, le fait tourner autour de sa tête, en chantant l'air de la Marseillaise. *et donne comme par hasard, un léger coup sur le long bonnet de Scaramouche*).

SCARAMOUCHE

Vous jouez très bien, monsieur Polichinelle ; maintenant, à mon tour, je vais vous montrer ce que je sais faire. (*Il prend le bâton, danse sur le même air, et donne à Polichinelle un grand coup sur le derrière de la tête.*) Voilà une musique qui doit vous sembler agréable.

POLICHINELLE

Je n'aime pas autant votre manière de jouer que la mienne. Tenez, laissez-moi recommencer. (*Il prend le bâton, et danse comme auparavant ; tout en dansant il se faufile derrière Scaramouche et d'un coup violent lui enlève la tête de dessus les épaules.*) Eh bien ! comment trouvez-vous cet air, mon bon ami ? Voilà une musique qui doit vous sembler agréable, hein ? Ah ! Ah ! (*Il rit et jette son bâton.*) Vous n'entendrez pas d'autre musique de votre

vie, mon garçon. (*Il se met à chanter et à danser sur l'air de Malbrough.*)

SCÈNE V

POLICHINELLE, MADAME POLICHINELLE, *dans la coulisse.*

POLICHINELLE, *appelant.*

Ma femme ! madame Polichinelle ! Ah ça ! pourquoi ne répondez-vous pas ?

Mme POLICHINELLE, *dans la coulisse.*

J'y vais, j'y vais ; qu'est-ce que vous voulez donc ?

POLICHINELLE

Montez ! j'ai besoin de vous.

Mme POLICHINELLE

Eh ! tout à l'heure, je suis occupée.

POLICHINELLE

Voilà une réponse bien polie, ma foi ! Ce n'est pas étonnant si nous faisons quelquefois mauvais ménage et si je l'envoie souvent promener. Cette fois-ci elle me le payera pour toutes les autres. Ah ! la vilaine race

que les femmes ! (*Avec fureur.*) Madame Polichinelle ! Madame Polichinelle ! (*A part.*) Je vois qu'il faut la prendre par la douceur. (*D'un ton doucereux.*) Ma femme, mon amour, ma petite femme, monte donc. (*A part.*) Ah ! tu vas me la payer, va !

SCÈNE VI

POLICHINELLE, Mme POLICHINELLE

Mme POLICHINELLE

Qu'est-ce que vous me voulez, voyons?

POLICHINELLE, *tout à coup radouci.*

Quelle jolie créature ! est-elle belle !

Mme POLICHINELLE

Enfin qu'est-ce que vous voulez donc ?

POLICHINELLE

Un baiser ! un petit baiser !

Au moment où il va l'embrasser, elle lui applique un soufflet.

Mme POLICHINELLE

Prenez celui-là alors. Comment

trouvez vous mes baisers ? En voulez-vous un autre ?

POLICHINELLE

Non ; seulement un de temps en temps, ma douce et jolie petite femme. (*A part.*) Elle est toujours si joueuse ? (*Haut.*) Mais à propos, où est l'enfant ? Allez me chercher l'enfant, ma chère.

Mme Polichinelle sort.

SCÈNE VII

POLICHINELLE, *seul.*

POLICHINELLE

C'est ça une femme ? Quelle charmante créature ! Ah ! la voilà qui revient avec l'enfant.

SCÈNE VIII

POLICHINELLE, Mme POLICHINELLE, L'ENFANT

Mme POLICHINELLE

Tenez, voilà l'enfant. Cher petit : il connaît pourtant son papa.

POLICHINELLE, *tendant les bras.*

Donnez-le-moi. Pauvre mignon !

comme il ressemble à sa petite maman !

Mme POLICHINELLE

Oh ! que vous êtes bête !

POLICHINELLE

Donnez-le donc, je le bercerai aussi bien que vous. (*Elle le lui donne.*) Là, allez-vous-en maintenant.

Mme Polichinelle sort.

SCÈNE IX

POLICHINELLE, L'ENFANT

POLICHINELLE, *il berce l'enfant dans ses bras.*

Quel joli petit marmot ! s'il pouvait dormir ! Dodo, dodo, dodo.

Il chante.

Air connu :

Dodo, l'enfant do
L'enfant dormira tantôt,
Dodinette, dodino
L'enfant dormira tantôt.

Pauvre chéri, il ne peut pas dormir. Dodo, dodo, dodo.

Il berce l'enfant, le met sur ses genoux,

puis chante :

Fais dodo
Colin mon p'tit frère,
Fais dodo
T'auras du lolo.

Après l'avoir bercé, Polichinelle le place entre ses jambes, sur la balustrade du théâtre.

Tiens, tiens, tiens ! Là ! Comment trouves-tu ça ? J'espère que tu vas te taire à présent. Ah, ah ! Maintenant va-t'en piailler où tu voudras. (*Il lance l'enfant au milieu des spectateurs.*) Ah ! ah ! ah !

Il rit et se met à chanter.

SCÈNE X

POLICHINELLE, Mme POLICHINELLE

Mme POLICHINELLE

Eh bien, où est l'enfant?

POLICHINELLE

Je l'ai envoyé dormir.

Mme POLICHINELLE

Qu'avez-vous fait de l'enfant, vous dis-je ?

POLICHINELLE

Il est allé dormir, vous dis-je.

Mme POLICHINELLE

Encore une fois, qu'en avez-vous fait ?

POLICHINELLE

Ce que j'en ai fait ?

Mme POLICHINELLE

Oui, qu'en avez-vous fait ? Je viens de l'entendre crier à l'instant. Où est-il ? Mon Dieu ! mon Dieu !

POLICHINELLE

Comment voulez-vous que je le sache ?

Mme POLICHINELLE

Comment ! Je vous dis que je viens de l'entendre crier à l'instant.

POLICHINELLE, *d'un ton fort tranquille.*

Ma foi ! je l'ai jeté par la fenêtre.

Mme POLICHINELLE

Par la fenêtre ! O monstre ! scélérat ! jeter un aussi joli enfant par la fenêtre ? O mon Dieu ! mon Dieu !

Elle pleure, et essuie ses yeux avec le coin de son tablier.

POLICHINELLE, *d'un air tendre.*

Allons, console-toi, ma chère, tu en seras quitte pour en avoir un autre. D'ailleurs (*il se rengorge*), l'original te reste ; ne vaut-il pas mieux que toutes les copies possibles ?

Mme POLICHINELLE

Ah ! vous allez me payer cela, allez.

Elle sort précipitamment.

SCÈNE XI

POLICHINELLE, *seul.*

Ah ! enfin la voilà partie ! Que de tapage pour rien !

Il se met à chanter, à danser, et se cogne de temps à autre, en riant, la tête contre la balustrade du théâtre.

SCÈNE XII

POLICHINELLE, Mme POLICHINELLE

Mme POLICHINELLE (*rentre avec un baton ; elle arrive par derrière et donne à Polichinelle un grand coup sur la tête*).

Mme POLICHINELLE

Tenez ! voilà pour vous apprendre à jeter mon enfant par la fenêtre.

POLICHINELLE

Doucement, ma femme, doucement. (*Il se frotte la tête.*) Ah ça ! êtes-vous folle ? Mais qu'avez-vous donc ?

Mme POLICHINELLE

Ce que j'ai ! Ne venez-vous pas de tuer mon pauvre enfant ?

Elle continue de le frapper sur la tête.

POLICHINELLE

Je ne le ferai plus jamais. (*Elle continue de le frapper.*) Doucement, vous dis-je, doucement. Ah ça ! est-ce que vous plaisantez ?

Mme POLICHINELLE

Oh, le brutal ! le monstre ! (*Elle le bat de nouveau.*) Je vous apprendrai...

POLICHINELLE

Mais je n'aime pas cette manière d'apprendre. Ah ça ! est-ce pour de bon, maintenant ?

Mme POLICHINELLE

Oui (*pan*), c'est (*pan*) pour de bon. (*Pan, pan, pan, pan.*)

POLICHINELLE

Eh bien! à la bonne heure, j'aime mieux cela; car je n'aime pas qu'on plaisante, moi. (*Elle continue de le battre.*) Ah ça! mais en voilà assez, laissez-moi en paix, vous dis-je.

Mme POLICHINELLE

Non, je ne veux pas. (*Pan, pan. pan.*)

POLICHINELLE

Ah! tu ne veux pas! Attends va! je vais te donner une leçon, moi. (*Il se jette sur elle, finit après une longue lutte par lui arracher son bâton et lui en donne de violents coups sur la tête tandis qu'elle court de tous côtés pour se mettre hors de sa portée.*) Comment trouvez-vous ma leçon, ma chère petite femme? Hein?

Mme POLICHINELLE

Oh! je vous en prie, assez, assez!

POLICHINELLE

Non, non; encore un peu. (*Il la*

frappe de nouveau.) Voilà ! voilà ! voilà ! (*Elle tombe la tête la première sur la balustrade du théâtre, et comme il continue de la battre, elle tâche de se garantir avec la main.*) En voulez-vous encore ? dites ?

Mme POLICHINELLE

Non, non assez.

Elle lève la tête de dessus la balustrade. Il la lui rabat d'un coup de bâton.

POLICHINELLE

Je savais bien que je vous ferais tenir tranquille.

Mme POLICHINELLE

Elle relève encore la tête.

Grâce ! Grâce !

Il la lui rabat de nouveau et la frappe jusqu'à ce qu'elle tombe morte.

POLICHINELLE

Eh bien êtes-vous contente maintenant ? sur mon honneur, je le suis, moi. (*Il s'aperçoit qu'elle est sans mouvement.*) Voyons, levez-vous, ma chère ; pour rien au monde, je ne voudrais vous frapper davantage ; j'en serais désolé, ma parole !

Est-ce que vous auriez mal à la tête ? Hein ? Est-ce que vous dormez ? Levez-vous donc, voyons ! Vous ne voulez pas ? Eh bien, filez ! allez; bon débarras ! (*Il la jette avec son bâton par la fenêtre.*) Bon débarras ! bon débarras ! Ah ! ah ! ah ! (*Il rit.*) Celui qui perd sa femme et quatre liards est plus pauvre d'un sou.

Air : *Bon voyage monsieur Dumollet.*

Bon voyage, ma chère amie
Allez, allez voir si je suis là-bas
Bon voyage, ma chère amie,
Allez au diable et n'en revenez pas !
Si vous voulez, empestés de vos femmes,
Messieurs, afin de les mettre à la raison,
Vous avez tous, pour corriger ces dames,
Un bon couteau, la rivière, un bâton,
Bon voyage, etc.

SCÈNE XIII

POLICHINELLE, CHARLOTTE

CHARLOTTE

Mon père, où est mon père ?

POLICHINELLE, *à part.*

Qu'elle est belle !

CHARLOTTE

Qui est-ce qui a tué mon pauvre père ! Oh ! Oh !

Elle pleure.

POLICHINELLE

C'est moi.

CHARLOTTE

Oh ! scélérat ! pourquoi avez-vous tué mon père ?

POLICHINELLE

Pour votre bien, mon amour.

CHARLOTTE

Barbare !

POLICHINELLE

Ne pleurez pas ainsi, ma chère, vous allez avoir les yeux tout rouges et ce serait bien dommage.

CHARLOTTE, *sanglotant.*

Comment avez-vous pu le tuer ?

POLICHINELLE

Il m'empêchait de vous aimer, je l'ai tué ; mais si vous le prenez comme ça je vais me mettre à pleurer aussi. Hi, Hi !

CHARLOTTE

En êtes-vous vraiment bien fâché?

POLICHINELLE

Oh! oui, bien fâché; voyez comme je pleure.

CHARLOTTE, *à part.*

Quel beau jeune homme ! c'est une pitié de le laisser pleurer ainsi. Comme les larmes coulent sur son magnifique nez. (*Haut.*) Est-ce bien pour l'amour de moi que vous avez tué mon père ? En êtes-vous réellement fâché ? Si vous en êtes fâché, je dois vous pardonner.

POLICHINELLE

Je me tuerais pour l'amour de vous !

CHARLOTTE

Il est donc bien vrai que vous m'aimez ?

POLICHINELLE

Je vous adore ! Je vous adore !!!

CHARLOTTE

Alors il faut bien que je vous aime aussi.

POLICHINELLE, *au comble de l'exaltation.*

Vous m'aimez! vous m'aimez ! oh!

alors jamais je ne vous abandonnerai ; non ! et si j'avais toutes les femmes du roi Salomon, je les tuerais toutes pour un baiser de ma jolie Charlotte.

Ils s'embrassent et sortent en dansant.

ACTE SECOND

SCÈNE PREMIÈRE

POLICHINELLE, *seul.*

Il regarde le ciel.

Il fait très beau aujourd'hui, ma foi ! Je vais aller chercher mon cheval et faire un temps de galop jusque chez ma jolie Charlotte.

Il sort en chantant, et rentre, conduisant la bride sous le bras, son cheval qui caracole et semble très peu docile.

POLICHINELLE

Oh ! oh ! Allons ! allons, Hector ! allons ! Ah ! ça te tiendras-tu? et vas-tu me laisser mettre le pied dans l'étrier? Oh ! oh ! donc !

Polichinelle essaye de monter, mais le cheval se sauve autour du théâtre; Polichinelle le poursuit, le saisit par la queue, et l'arrête; puis il monte sur la balustrade et par-

vient enfin à se placer sur le dos de l'animal. D'abord le cheval va doucement; mais bientôt il allonge le pas, malgré les efforts de Polichinelle, qui, peu solide en selle, lui crie sans cesse : Oh! oh! oh! Hector. Mais c'est en vain, car Hector part au galop, en secouant violemment son cavalier qui s'efforce inutilement de se retenir au cou de l'animal et est bientôt renversé.

POLICHINELLE

O mon Dieu ! mon Dieu ! Au secours! Je suis assassiné ; je suis mort. Au secours! Personne ne viendra-t-il donc me sauver la vie? Docteur! docteur! je suis un homme mort. Docteur! docteur ! docteur!

SCÈNE II

POLICHINELLE, LE DOCTEUR

LE DOCTEUR

Qui est-ce qui appelle si fort?

POLICHINELLE

Au meurtre! au meurtre! au secours!

LE DOCTEUR

Qu'est-ce qu'il y a donc? Dieu me

bénisse! Je ne me trompe pas, c'est mon bon ami monsieur Polichinelle. Vous est-il arrivé quelque accident, mon pauvre ami? ou bien est-ce que par hasard, vous feriez la méridienne sur le gazon ?

POLICHINELLE

Oh! docteur! docteur. J'ai été renversé! J'ai été tué.

LE DOCTEUR

Non, non, monsieur Polichinelle, non, vous n'êtes pas si malade que vous le dites, mon ami ; vous n'êtes pas tué.

POLICHINELLE

Je ne suis pas tout à fait sans vie; mais j'ai entièrement perdu la parole. Oh! docteur ! docteur !

LE DOCTEUR

Où êtes-vous blessé ? est-ce là ?

Il lui tâte la tête.

POLICHINELLE

Non, plus bas.

LE DOCTEUR

Ici ?

Il le tâte à la poitrine.

POLICHINELLE

Non; plus bas, plus bas.

LE DOCTEUR

Ici, alors ?

Il descend plus bas.

POLICHINELLE

Non ; encore plus bas,

LE DOCTEUR

Oh ! mon Dieu ! c'est donc votre belle jambe qui est cassée.

POLICHINELLE

Non ; c'est plus haut.

Au moment où le docteur se penche sur les jambes de Polichinelle pour les examiner, celui-ci lui donne un coup de pied dans l'œil.

LE DOCTEUR

O mon œil ! mon œil !

Il sort.

SCÈNE III

POLICHINELLE, *seul.*

POLICHINELLE, *il se relève en riant.*

Eh bien ? Docteur, croyez-vous encore que j'ai la jambe cassée ? ah ! ah ! ah ! le Docteur est un fameux âne, ma foi ! ne s'imagine-t-il pas que je vais me casser comme du verre, en tombant sur le gazon, ah ! ah ! ah !

Il gambade en chantant : Malbrough s'en va-t'en guerre.

SCÈNE IV

POLICHINELLE, LE DOCTEUR

Tandis que Polichinelle chante et danse, le Docteur rentre et lui donne plusieurs coups de bâton sur la tête.

POLICHINELLE

Holà ! holà ! Docteur ! à quel jeu jouez-vous donc maintenant ? Tiens qu'est-ce que vous avez là ?

LE DOCTEUR

C'est une médecine, monsieur Polichinelle ; (*Il le bat*) une médecine pour votre blessure.

POLICHINELLE

Je n'aime pas la médecine ; ça me donne mal à la tête.

LE DOCTEUR

C'est parce que vous n'en prenez pas assez ; (*pan, pan, pan*), plus vous en prendrez, (*pan*) mieux vous vous portererez (*pan*).

POLICHINELLE

Ah ! C'est ce que les médecins

disent toujours. Essayez-en donc un peu vous-même.

LE DOCTEUR

Nous ne prenons jamais nos médecines quand nous pouvons nous en dispenser. (*Il le bat.*) Encore un peu, monsieur Polichinelle, et vous allez vous trouver mieux tout de suite.

Pendant toute cette scène, le Docteur poursuit Polichinelle à coups de bâton, le pousse dans un coin et continue de le battre jusqu'à ce qu'il paraisse privé de connaissance.

POLICHINELLE

Docteur! Docteur! grâce! grâce! En voilà bien assez pour une personne seule! je me porte très bien maintenant, je vous assure.

LE DOCTEUR

Allons! seulement encore une petite dose.

POLICHINELLE

Non! Non! (*Il fait un effort désespéré, s'élance sur le Docteur, et après une courte lutte réussit à lui arracher le bâton.*) Maintenant, Docteur, à votre tour d'être médeciné.

Il assène de violents coups sur la tête du Docteur.

LE DOCTEUR

Arrêtez ! arrêtez, monsieur Polichinelle ! je n'ai pas du tout besoin de médecine, mon bon monsieur.

POLICHINELLE

Oh ! si, si ; vous êtes malade, très malade ; il faut absolument que vous la preniez : c'est moi qui suis le docteur maintenant. Comment trouvez-vous la médecine ? (*pan* !) elle vous fera du bien celle-là ; (*pan* !) et vous allez être guéri tout de suite : (*pan*, *pan* !) tenez, (*pan* !) tenez, (*pan* !) en voilà de la médecine, (*pan*, *pan* !) de la médecine, (*pan* ! *pan* !) de la médecne, (*pan* ! *pan* ! *pan* ! *pan* !).

LE DOCTEUR, *d'une voix faible.*

Oh ! je vous en prie, monsieur Polichinelle, assez ! assez ! une petite dose me suffit à moi.

POLICHINELLE

Non, non ; jamais les médecins n'en reviennent lorsqu'ils prennent leurs propres remèdes ; encore quelques gouttes, (*pan* ! *pan* !) et vous n'en aurez plus besoin de votre vie. (*Polichinelle enfonce son bâton dans*

l'estomac du Docteur.) Tenez ; ne sentez-vous pas la médecine entrer dans votre corps; hein? (*Le Docteur tombe, et Polichinelle, selon son usage, enlève le cadavre au bout de son bâton et le lance par la fenêtre.*) Ah ! ah ! ah ! (*Il rit.*) Maintenant, Docteur, guérissez-vous vous-même si vous pouvez.

Il chante et sort en dansant.

SCÈNE V

POLICHINELLE, *seul.*

Il tient une énorme cloche qu'il fait sonner violemment en dansant autour du théâtre et secoue sa tête en mesure en chantant Malbrough.

SCÈNE VI

POLICHINELLE, un DOMESTIQUE, *vêtu d'une livrée italienne.*

LE DOMESTIQUE

Mousou Policinelle, mon maître il dit loui pas aimer ce brouit.

POLICHINELLE, *riant et se moquant de lui.*

Ah ! votre maître, il dit loui pas aimer ce brouit ! quel brouit ?

LE DOMESTIQUE

Ce vilain brouit... ce tapaze.

POLICHINELLE

Vous appelez la musique du tapage, vous ?

LE DOMESTIQUE

Mon maître il dit loui être pas amouroux de mousique, Mousou Policinelle, et loui pas voulou entendre tant de brouit près de sa maison.

POLICHINELLE

Il ne veut pas ; ah ! ah ! très bien.

Il court autour du théâtre en faisant sonner sa cloche le plus fort possible.

LE DOMESTIQUE

Allez-vous-en, je dis, mousou Policinelle, avec cette mauvaise cloce.

POLICHINELLLE

Quelle cloche ?

LE DOMESTIQUE

Cette cloce.

Il la frappe avec la main.

POLICHINELLE

Elle est très bonne, au contraire ! D'ailleurs, appelez-vous cela une cloche ?

Il la fait sonner.

C'est un orgue.

LE DOMESTIQUE

Ze dis à vous que c'est oune cloce, moi, oune vilaine cloce.

POLICHINELLE

Je dis à vous que c'est une un orgue, moi. (*Il le frappe avec.*) Eh bien ! qu'en dites-vous maintenant ?

LE DOMESTIQUE

Oh ! c'est un orgue, Mousou Policinelle.

POLICHINELLE

Un orgue ? Je vous dis que c'est un violon, moi. Ne le voyez-vous pas ?

Il fait mine de le frapper avec.

LE DOMESTIQUE

Oh ! oui, c'est oun violon.

POLICHINELLE

Je vous dis que c'est un tambour.

LE DOMESTIQUE

C'est oun tambour, mousou Policinelle.

POLICHINELLE

Je vous dis que c'est une trompette.

LE DOMESTIQUE

C'est vrai, mousou Policinelle, c'est oun trompette; mais cloce, orgue, violon, tambour ou trompette, mon maître dit loui être pas amouroux de mousique.

POLICHINELLE

Eh bien? cloche, orgue, violon, tambour ou trompette, mousou Policinelle, il dit que votre maître est un imbécile.

LE DOMESTIQUE

Et il dit, mon maître loui pas vouloir voir vous si près de sa maison.

POLICHINELLE

C'est un imbécile vous dis-je de ne pas aimer mon harmonieuse musique. Dites-lui cela de ma part. Et maintenant partez. (*Il pousse le domestique à reculons autour du théâtre et le frappe en même temps avec sa cloche.*) Partez, partez! (*Il le chasse.*) Celui qui n'aime pas la musique est indigne de vivre.

Il continue de sonner sa cloche, de chanter et de danser comme auparavant; pendant ce temps, le domestique est allé prendre un

bâton, et soulevant le coin du rideau de gauche cherche à surprendre Polichinelle, mais celui-ci aperçoit le bout du bâton, dépose sa cloche sur la balustrade du théâtre et se glisse vers son ennemi pour reconnaître sa position; alors il court à sa cloche, la reprend et, traversant la scène à pas de loup, applique de toutes ses forces un coup au domestique à travers le rideau, se sauve et sort par le côté opposé en continuant sa musique.

LE DOMESTIQUE

Ah ! vilain ! scélérat ! brouyant et impoudent coquin ! si moi attraper vous, vous voir...

Il se recache comme auparavant, Polichinelle rentre, s'approche de lui comme la première fois, et le frappe encore avec la cloche; aussitôt le domestique sort de sa cachette, lance un coup de bâton à Polichinelle, mais pas assez promptement pour atteindre celui-ci, qui, en deux sauts est hors de la scène.

LE DOMESTIQUE

Oh ! vous payer cela à moi beaucoup, coquin ! bélitre ! volour ! vaga-

bond ! gouzat ! mentour! vous être sûr de cela.

Il se place dans le fond au milieu de la scène.

Polichinelle rentre avec sa cloche; mais à la vue du domestique, il se retire, et revient bientôt armé aussi d'un bâton, qu'il ne montre pas d'abord. Le domestique s'avance alors et donne à Polichinelle un coup si violent sur la tête, que celui-ci paraît un instant privé de sentiment.

LE DOMESTIQUE

Ah! ah! moi apprendre à vous à venir faire votre horrible tapaze près des maisons des honnêtes gens.

POLICHINELLE, *se remettant un peu.*

Eh! mon garçon! voilà un jeu auquel on peut jouer à deux.

Il bat le domestique avec son bâton; le combat s'engage. Après une longue lutte, pendant laquelle les deux adversaires changent plusieurs fois de bâton, et exécutent différentes manœuvres, Polichinelle remporte la victoire, et renverse son antagoniste sur la balustrade en lui administrant sur la

tête une grêle de coups de bâton.

LE DOMESTIQUE

Oh ! mon Diou, mon tête ! mon pauvre tête !

POLICHINELLE

Et votre dos, donc? (*Il le frappe sur le dos.*) Comment trouvez-vous cela ? (*Pan* !) Et cela? et cela ? (*Tout en parlant il lui assène à chaque mot un coup violent.*) Eh bien ! aimez-vous mieux cette musique que l'autre ? hein? Tenez, voilà de la cloche, (*pan* !) voilà de l'orgue (*pan* !) voilà du violon (*pan* !) voilà du tambour (*pan* !) et voilà de la trompette, (*pan* !) entendez-vous ! Je vous donne un concert complet.

LE DOMESTIQUE, *d'une voix éteinte.*

Assez ! assez ! Je souis mort.

POLICHINELLE

Bien mort ?

LE DOMESTIQUE

Oui, oui.

POLICHINELLE

Alors voici le coup de grâce.

Il le frappe de nouveau et le tue ; puis prenant ensuite le corps par les jambes il le traîne deux ou trois fois autour du théâtre, et le jette par la fenêtre !

ACTE TROISIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

L'AVEUGLE

Un vieil aveugle entre, cherchant sa route avec son bâton dont il va frapper contre le mur.

L'AVEUGLE

Pauvre aveugle, s'il vous plaît, monsieur Polichinelle, une petite charité pour le pauvre aveugle, s'il vous plaît. Je sais combien vous êtes bon et compatissant pour les pauvres. Monsieur Polichinelle ; ayez pitié de moi et puissiez-vous ne connaître jamais la perte de vos beaux yeux ! (*Il écoute en plaçant son oreille contre le mur et n'entendant personne venir, il cogne de nouveau*). Ayez pitié du pauvre aveugle, monsieur Polichinelle, et le bon Dieu vous bénira ! (*Il tousse et crache de l'autre côté.*) Seulement un petit

sou pour acheter quelque chose pour calmer ma maudite toux. Seulement un pauvre sou, monsieur Polichinelle (1) !

Il cogne de nouveau.

SCÈNE II

POLICHINELLE, L'AVEUGLE

Polichinelle entre et reçoit sur la tête un des coups qui étaient destinés à la porte.

POLICHINELLE

Holà ! vieux coquin d'aveugle, ne pouvez-vous donc regarder un peu?

L'AVEUGLE

Non, monsieur Polichinelle. Je vous en prie, monsieur, accordez la charité à un pauvre aveugle qui a

(1) Après l'expédition d'Egypte, la prière de l'aveugle se disait ainsi : « Pauvre « aveugle, monsieur Polichinelle s'il vous « plaît. Je suis un vieux soldat, j'ai perdu « la vue dans les sables brûlants de l'E- « gypte en combattant contre les Turcs » L'on voyait en effet à cette époque une multitude d'aveugles vrais ou faux qui demandaient l'aumône en expliquant ainsi leur cécité.

un rhume affreux. (*Il tousse.*) Le bon Dieu vous le rendra.

POLICHINELLE

Décampez, décampez; ne m'importunez pas davantage. Il n'y a rien pour vous.

L'AVEUGLE

Seulement un sou, un pauvre sou, mon bon monsieur, mon rhume est si violent !

Il tousse et crache dans la figure de Polichinelle.

POLICHINELLE

Holà ! est-ce que mon visage est l'endroit le plus sale que vous ayez pu choisir pour cracher? Hors d'ici! vieux coquin; hors d'ici !

Il s'empare du bâton de l'aveugle, et le chasse à coups redoublés hors du théâtre.

SCÈNE III

POLICHINELLE, *seul.*

Il se met à danser, puis après chante, sur l'air italien : Quando pens'io a la mia bella, *les paroles suivantes*

qu'il accompagne avec son bâton dont il se sert comme d'un archet.

Quand je pense à toi, mon bijou.
Faut-il donc s'étonner que mon cœur soit [si triste ?
Ta beauté me réjouit, mais ta rigueur m'at- [triste,
Et bientôt j'en deviendrai fou.

De ton amant vois la douleur
Et prends quelque pitié de sa peine cruelle ;
Crois-tu donc que le ciel ne t'a rendue si [belle
Que pour briser mon tendre cœur ?

SCÈNE IV

POLICHINELLE, LE COMMISSAIRE

LE COMMISSAIRE

Cessez votre musique, monsieur Polichinelle ! car je viens pour vous faire chanter une autre gamme.

POLICHINELLE

Comment! qui diable êtes-vous?

LE COMMISSAIRE

Ne me connaissez-vous pas?

POLICHINELLE

Non et je n'ai pas besoin de vous connaître.

LE COMMISSAIRE

Il faudra pourtant que vous fassiez ma connaissance. Je suis le commissaire.

POLICHINELLE

Et qui vous a envoyé chercher?

LE COMMISSAIRE

On m'a envoyé vous chercher.

POLICHINELLE

Je n'ai pas besoin de commissaire, je vais arranger mes affaires sans le commissaire; je vous remercie. Je n'ai pas besoin du tout du commissaire.

LE COMMISSAIRE

Mais le commissaire a besoin de vous.

POLICHINELLE

Que le diable vous emporte !

Enfin, où voulez-vous en venir, s'il vous plaît?

LE COMMISSAIRE

Vous avez tué je ne sais combien de personnes.

POLICHINELLE

Si vous ne le savez pas, vous feriez bien mieux d'aller l'apprendre.

LE COMMISSAIRE

Vous avez tué monsieur Scaramouche; vous lui avez enlevé la tête de dessus les épaules.

POLICHINELLE

Qu'est-ce que cela vous fait? Cela ne vous regarde en rien; et si vous restez ici plus longtemps, je vous traiterai de même.

LE COMMISSAIRE

Ne parlez pas si haut; vous avez commis un meurtre, et j'ai un mandat contre vous.

POLICHINELLE

Et moi j'en ai un pour vous.

Il l'assomme de coups, et le jette à la porte ; puis il se met à danser et à chanter autour du théâtre sur l'air de « Malbrough ».

SCÈNE V

POLICHINELLE, LE GENDARME

LE GENDARME

Cessez votre tapage, mon beau garçon.

POLICHINELLE

Je ne cesserai point.

LE GENDARME

Je suis le gendarme.

POLICHINELLE

C'est très possible. Vous ai-je dit que vous ne l'étiez point?

LE GENDARME

C'est bon! c'est bon! Allons, venez avec moi, marchons! vous avez tué votre femme et votre enfant.

POLICHINELLE

Ils m'appartenaient, je suppose, et j'avais le droit d'en faire ce qu'il me plaisait.

LE GENDARME

Bon! bien! nous allons vous faire voir quelque chose tout à l'heure.

POLICHINELLE

Et moi, je vais vous le faire voir tout de suite.

Il se précipite sur lui, le chasse à coups de bâton et se met à chanter et à danser comme auparavant.

SCÈNE VI

POLICHINELLE, LE BOURREAU

Polichinelle en dansant, heurte involontairement le bourreau.

POLICHINELLE, *avec quelques symptômes d'alarme.*

Mon cher monsieur, je vous demande un million de pardons : je suis désolé...

LE BOURREAU

Oui, vous le serez avant que j'aie terminé avec vous. Ne me reconnaissez-vous pas ?

POLICHINELLE

Ah ! monsieur, je vous reconnais parfaitement, et j'espère que vous vous portez très bien ainsi que Madame votre épouse ?

LE BOURREAU

Monsieur Polichinelle, vous êtes un très méchant homme. Pourquoi avez-vous tué le docteur ?

POLICHINELLE

Pour ma défense personnelle.

LE BOURREAU

Ce n'est pas possible.

POLICHINELLE

Il voulait me tuer.

LE BOURREAU

Comment ?

POLICHINELLE

Avec sa damnée médecine.

LE BOURREAU

Tout cela est bel et bon ; mais vous allez me suivre en prison, et je vais vous pendre tout à l'heure.

POLICHINELLE

Je veux être pendu, si je le suis. En attendant partez d'ici. Allons, vite !

Il le rosse, le jette dehors, et se remet à chanter et à danser.

SCÈNE VII

POLICHINELLE, LE COMMISSAIRE, L'OFFICIER, LE BOURREAU.

Le commissaire, l'officier et le bourreau rentrent successivement et sans bruit. Ils fondent tous les trois sur Polichinelle dans l'ordre dans lequel ils sont entrés ; après une lutte bruyante, ils l'acculent

dans un coin et enfin l'entraînent pendant qu'il crie de toutes ses forces : Au secours ! au meurtre !

SCÈNE VIII

POLICHINELLE, *seul.*

Le rideau du fond du théâtre se lève et l'on aperçoit Polichinelle en prison passant son nez entre les barreaux de sa fenêtre.

POLICHINELLE

O mon Dieu ! O mon Dieu ! qu'est-ce que je vais devenir ? Ma jolie Charlotte quand te reverrai-je ?

Il chante sur l'air de : Partant pour la Syrie.

Loin de sa douce amie.
Polichinelle, hélas !
Va voir finir sa vie
Par un honteux trépas,
Ah ! que je vous saisisse
Dans mon juste courroux
Comme chair à saucisse
Je vous hacherai tous. } *bis*

Les quatre derniers sont chantés avec fureur. Polichinelle a vu dans la coulisse le commissaire et le bourreau.

SCÈNE IX

POLICHINELLE, LE BOURREAU LE COMMISSAIRE

(*Le bourreau plante une potence sur la scène et sort.*)

POLICHINELLE, *regardant la potence.*

Bien il faut convenir que c'est très joli ; ce doit être un jardinier, cet homme-là. Quel bel arbre il vient de planter, juste en face de ma fenêtre, c'est sans doute pour me donner un agréable point de vue !

LE COMMISSAIRE

Il place une échelle contre le gibet, et sort.

POLICHINELLE

Au voleur ! au voleur ! Voilà ma foi, un effronté coquin; il va revenir tout à l'heure voler le fruit de cet arbre. (*Deux hommes entrent avec une bière, la placent au pied du gibet et sortent.*)

POLICHINELLE

C'est singulier, pourquoi diable apportent-ils cela ! Ah ! je vois maintenant. Que j'étais sot ! c'est un grand panier pour serrer le fruit.

SCÈNE X

POLICHINELLE, LE BOURREAU

LE BOURREAU

Maintenant, monsieur Polichinelle vous êtes libre de sortir, si cela peut vous faire plaisir.

POLICHINELLE

Je vous remercie, vous êtes trop obligeant ; mais je me trouve très bien où je suis. Cet endroit est très convenable, et il y a une vue charmante.

LE BOURREAU

Comment ! vous ne voulez pas sortir ? Venez, venez, je vais vous donner un bon dîner et pour rien !

POLICHINELLE

Bien obligé, monsieur; mais j'ai déjà eu mon dîner pour rien aujourd'hui.

LE BOURREAU

Alors vous accepterez un bon souper ?

POLICHINELLE

Je ne soupe jamais; mon médecin me l'a défendu.

LE BOURREAU

Il faut pourtant sortir pour que je vous pende.

POLICHINELLE

Ah! vous ne serez pas si méchant que cela.

LE BOURREAU

Pourquoi avez-vous été assez méchant pour commettre tant de meurtres ?...

POLICHINELLE

Mais ce n'est pas une raison pour être méchant aussi et me tuer.

LE BOURREAU

Allons, allons, sortez donc !

POLICHINELLE

Je ne puis, je me suis rompu la jambe.

LE BOURREAU

Venez toujours, vous n'avez pas besoin de votre jambe, pour vous faire rompre le cou. Allons, je vois qu'il faut que j'aille vous chercher moi-même.

Il entre dans la prison et après une lutte, pendant laquelle Polichinelle crie : Grâce, grâce ! Je ne

recommencerai plus jamais !... le bourreau l'entraîne sur le devant du théâtre.

POLICHINELLE

Oh ! mon Dieu ! oh ! mon Dieu Grâce ! ne pouvez-vous donc me laisser vivre ?

LE BOURREAU

Non, monsieur Polichinelle, il n'y a plus de délai à espérer maintenant, passez votre tête à travers ce nœud.

POLICHINELLE

A travers ceci ! Pourquoi donc ?

LE BOURREAU

Oui, à travers ceci.

POLICHINELLE

Mais pourquoi ? Je ne sais comment faire.

LE BOURREAU

Oh ! c'est très facile, il n'y a qu'à mettre votre tête dedans.

POLICHINELLE

Comment ? comme ça ?

Il met sa tête à côté du nœud.

LE BOURREAU

Non, non, ici dedans.

POLICHINELLE

C'est comme ça, alors ?

Il met sa tête de l'autre côté.

LE BOURREAU

Mais non, vous êtes donc imbécile !

POLICHINELLE

Je vous trouve charmant de m'appeler imbécile ; essayez donc vous-même de le faire ; montrez le-moi une fois, je le ferai tout de suite après.

LE BOURREAU

Volontiers, tenez vous voyez ma tête et vous voyez cette boutonnière ! eh bien ! regardez, mettez votre tête comme ça.

Il passe sa tête à travers le nœud.

POLICHINELLE, *il serre le nœud.*

Et serrez le nœud comme cela, bon ! (*Il lui passe les jambes hors du théâtre et le pend.*) Hourra ! Hourra !

Polichinelle dépend le cadavre, le place dans la bière, et se cache : deux hommes entrent, emportent la potence et la bière, et sortent.

POLICHINELLE

Bien, les voilà partis. Ah ! ah !

ils croient qu'ils ont pris M. Polichinelle, ah ! ah ! Je leur ai joué un fameux tour ! Le bourreau est mort, et me voilà libre, je ne m'inquiéterais plus maintenant quand le diable lui-même viendrait pour s'emparer de moi.

SCÈNE XI

LE DIABLE, POLICHINELLE

Polichinelle entre avec un bâton. Il se met à chanter Malbroug en dansant autour du théâtre. Le diable paraît dans un coin, regarde Polichinelle et sort. Polichinelle, saisi d'effroi, se recule aussi loin que possible.

POLICHINELLE

Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! Parlez donc du diable, on voit aussitôt ses cornes. C'est bien lui qui est là.

Il se fait un silence effrayant pendant lequel Polichinelle regarde attentivement l'endroit où le diable a paru. Le diable arrive par derrière.

POLICHINELLE

Mon bon monsieur le Diable, je ne

vous ai jamais fait aucun mal ; au contraire, je vous ai fait tout le bien qui m'a été possible. N'approchez pas davantage je vous en prie. Comment vous portez-vous, monsieur ? (*Reprenant courage.*)

J'espère que vous êtes en bonne santé, ainsi que votre respectable famille ? Je vous suis très obligé de cette visite. Bonjour monsieur, je serais désolé de vous retenir car je sais que vous avez beaucoup d'affaires quand vous venez à Paris. (*Le diable s'avance.*) O mon Dieu ! que vais-je devenir ?

Le diable se jette sur Polichinelle qui s'échappe et lui assène un coup de bâton, que le diable évite ainsi qu'une grêle d'autres, en se baissant et en se relevant le long de la balustrade, de telle sorte que Polichinelle au lieu de le battre, frappe sans relâche sur le devant du théâtre. Le diable sort.

POLICHINELLE

Ah ? ah ! ah ! (*Il rit.*) Il est parti, il a vu qu'il faisait trop chaud pour lui ; ah ! ah ! ah! c'est un malin gaillard, un fin matois.

Il se met à gambader et à chanter sur l'air de la « Marseillaise », mais tout à coup on entend un bruit surnaturel ressemblant un peu à celui causé par le mouvement rapide de cinquante rouets. Polichinelle effrayé se sauve dans un coin, et attend l'événement dans l'anxiété la plus vive. Le diable rentre avec un bâton. Il s'avance vers Polichinelle qui se retire au fond du théâtre, mais se rapproche peu à peu ; les deux bâtons se croisent, et les deux ennemis restent quelque temps en présence penchés sur leurs armes. Enfin le diable donne à Polichinelle un violent coup sur la tête et celui-ci paraît quelques instants privé de tout sentiment. Enfin il reprend peu à peu connaissance, pousse quelques soupirs et regarde autour de lui avec crainte et précaution.

POLICHINELLE, *en se frottant la tête.*

O ma tête, que lui voulez-vous ? Je vous en prie, monsieur le diable soyons amis. (*Le diable le bat de nouveau et Polichinelle commence à se fâcher et à se mettre en colère.*)

Comment, encore ? Il faut que vous soyez un diable stupide, puisque vous ne reconnaissez pas votre meilleur ami. (*Le diable continue à le battre.*) Arrêtez, vous dis-je, vous me faites mal. Vous ne voulez pas, eh ! bien, nous allons voir qui sera le plus vaillant gaillard de Polichinelle ou du diable.

Ici commence un terrible combat entre le diable et Polichinelle, d'abord le dernier a le dessous, et son noir adversaire le bat quand et où il lui plaît. Mais enfin le diable se fatigue, sa main devient moins sûre et son bâton frappe moins souvent Polichinelle. Celui-ci au contraire, le presse plus vivement et réussit à lui asséner quelques coups violents. La balance étant rétablie le combat cesse un instant. Les deux adversaires se retirent chacun dans un coin du théâtre pour reprendre haleine. Bientôt ils fondent de nouveau l'un sur l'autre, les coups sont portés et parés avec une égale adresse ; longtemps la victoire flotte indécise ; enfin Polichinelle

finit par avoir un avantage décisif sur son ennemi qu'il chasse devant lui. Le diable est étourdi par une grêle de coups qui lui sont administrés sur la tête et sur les cornes et il tombe enfin sur la balustrade où Polichinelle couronne sa victoire en lui arrachant la vie. Alors il le prend par ses noirs habits, le met au bout de son bâton et le fait tourner en l'air en s'écriant :

Hourra ! Hourra ! le diable est mort !

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER ACTE

PQ 2631 U38P6

Pulcinella
Polichinelle (de Guignol)

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY